

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

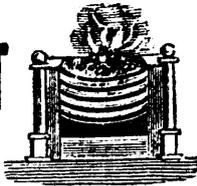
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					



SOMMAIRE DES MATIERES.

LA FAMILLE DU MARCHAND, (esquisses de mœurs), (suite) ; POESIES.

LA FAMILLE DU MARCHAND.

ESQUISSES DE MŒURS.

[SUITE.]

Tous les jeunes gens, dont la curiosité venait d'être éveillée par la véhémence apostrophe de Forsac, se précipitèrent vers le perron et accueillirent Auguste avec des rires moqueurs auxquels, soit préoccupation, soit habitude, il ne parut pas faire la moindre attention. Il monta fièrement les marches, et jetant avec ostentation sur une table le billet que sa mère lui avait remis :

—Tiens, marquis, dit-il à Forsac, voici tes 500 francs, et n'oublie pas que je compte sur mes cinquante pistoles, car tu sais que je suis de moitié dans ton pari.

—Tu les auras.

—C'est-à-dire tu les gagneras, dit Norlac, ce qui n'est pas absolument la même chose.

—J'avais oublié que tu paries contre nous, répondit malicieusement Belcour.

—Maintenant que nous voilà tous réunis, reprit Forsac, j'ai un conseil à vous demander.

—Parle ! parle !

—L'affaire est sérieuse, je réclame toute votre attention.

Tu plaisantes ?...

—Nullement. Figurez-vous, messieurs, que moi qui vous parle, Forsac, j'ai été insulté gravement.

—Impossible ! s'écria Norlac.

—C'est pourtant la vérité, si toutefois un homme de ma sorte peut être insulté par un homme de rien.

—Qui donc a osé ?

—Qui ?... Je vous le donne en mille.

—Un créancier ?...

—Je l'aurais tué.

—Un journaliste ?

—Allons donc ! Esr-ce que j'ai quelque chose de commun avec ces gens-là ?

—Qui donc ?...

—Qui ?... Un courtéau de boutique !...

—Le manant dit Belcour avec indignation.

—Et qu'a fait ce drôle ? demanda Grigny.

—Vous savez que la grisette que je cultive trône modestement dans un comptoir. Hier, je m'étais glissé pour la vingtième fois dans son magasin.

—C'est-à-dire dans sa boutique ?...

—Dans son magasin, sous prétexte d'y faire des emplettes que je ne fis pas, pour raisons à moi connues ; et je tendais furtivement à la belle une lettre.....

—Un poulet !... c'est bien magasin, fit Grigny en se pinçant les lèvres.

—Laisse-moi donc achever, reprit Forsac avec impatience. Une lettre qu'elle faisait mine de refuser pour se faire prier, lorsque le marchand en question, qui avait observé tous mes mouvements, avança la main, s'empara, du poulet, puisque poulet il y a, et le déchira en mille morceaux.

—L'insolent ! s'écrièrent tous les jeunes gens avec fureur.

—Et tu ne l'as pas fait châtier par tes gens ?...

—Par mes gens ! cela est bien facile à dire, murmura-t-il tout bas ; puis il reprit : J'aurais daigné le châtier moi-même si je n'avais voulu à tout prix éviter un esclandre qui eût tout gâté. Je sortis : croiriez-vous qu'il eut l'audace de me suivre ?

—Pour te faire ses excuses ?

—Pour me demander une satisfaction !

—Le misérable !...

—Un duel ! dit Belcour avec une vive anxiété, et ton adversaire se nomme ?...

Que sais-je ! Probablement Joseph, ou Jérôme, ou Mathieu. Qu'importe son nom ! l'essentiel est de connaître sa qualité, et je n'en fais mon compliment ni à lui ni à moi, qui me serais bien passé d'un tel adversaire.

L'émotion toujours croissante d'Auguste ne pouvait échapper longtemps à ses amis, malgré les efforts qu'il faisait pour la dissimuler.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda Forsac. Je ne t'ai jamais vu si troublé : on dirait que ce récit te rappelle un souvenir pénible : est-ce que pareil

malheur te serait arrivé ? est-ce que tu aurais à te rapprocher d'avoir croisé le fer avec quelque drôle de cette espèce ? Eh ! mon Dieu, touche là et consolons-nous ; assez d'autres avant nous se sont encanaillés de la sorte pour que nous ayons droit à quelque indulgence.

— Oh ! c'est impossible, pensa Auguste, ma sœur est sage et modeste, j'étais fou de m'alarmer ; puis relevant fièrement la tête : — Tu dis vrai, marquis, je suis ému, irrité, indigné, mais contre toi, qui as eu la naïveté de prendre au sérieux une telle provocation.

— Qu'aurais-tu donc fait à ma place ?

— J'aurais humblement tiré mon chapeau à ce fougueux champion et je lui aurais dit : « Mon cher monsieur, vous avez voulu m'insulter, je vous en demande pardon. »

— Bravo ! bravo ! firent tous les jeunes gens en frappant des mains.

— C'était le parti le plus sage et le plus digne, répondit Forsac ; mais j'avoue que dans un premier moment de stupeur, je fus moins bien avisé, je poussai même la bonté...

— Dis la bêtise.

— Soit ; je poussai la bêtise jusqu'à lui promettre de me couper la gorge avec lui.

— C'est bien chevaleresque.

— Je choisis le pistolet pour ne pas souiller mon épée d'un sang aussi... médiocre, et je donnai rendez-vous à mon adversaire aujourd'hui à trois heures dans les carrières de Montrouge.

— Singulier champ de bataille ?

— C'est vrai ; mais j'ai songé que là je me trouvais sur le chemin de la Croix de-Berny, et que je pourrais encore vous rejoindre au *steeple chase* après avoir fini avec ce drôle, car j'ignorais que le mauvais temps dût faire manquer la partie.

— Mais c'est ridicule, c'est d'une inconvenance impardonnaible ! lui cria-t-on de toutes parts. N'aurais-tu pas honte de commettre ton nom dans une pareille lutte avec celui d'un malheureux garçon de boutique ?

— Cependant, objecta Grigny, puisque le marquis a été insulté.

— Dis qu'on a voulu l'insulter, répliqua Auguste, le soi-disant baron de Belcour ; mais ici l'intention ne peut être réputée pour le fait ; où en serions-nous si des outrages partis de si bas pouvaient nous atteindre, aujourd'hui que tout le monde veut se mêler d'avoir du cœur !

— Bravo, baron, bien jugé ! dirent Norlac et Fréval.

— Ma foi, messieurs, reprit Forsac, je crois que Belcour a raison, et je me rends.

— A la bonne heure ! Ainsi, tu es des nôtres ? ...

— Et mon pari, l'as-tu donc oublié ?

— C'est juste.

— Oh ! reprit Forsac avec un ton de fatuité parfaite, j'avais une assez rude besogne sur les bras : un duel, un pari et un enlèvement, tout cela pour un jour ! Otez le duel, restent le pari et l'enlèvement ; j'emprunte un chiffon qui vaut cinq cents francs, je pose la jeune fille et je re-tiens cent pistoles.

— Tu ne les a pas encore.

— Non ; mais ce soir elles me seront dues.

— Et quel est ton plan de bataille ? demanda Norlac.

— Les plus habiles tacticiens laissent quelquefois surprendre leurs secrets, ils ne les divulguent jamais.

— Qu'as-tu à craindre de nous ?

— Rien ; mais c'est bien le moins que je vous ménage le plaisir de la surprise pour votre argent. Au reste, puisque vous êtes si curieux, je puis vous dire en confidence que le mauvais temps, qui dérange vos projets, favorise parfaitement les miens ; d'abord, l'ajournement forcé du *steeple-chase* me laisse la libre disposition de la maison de puissance que notre club a louée près de Berny et que le tapissier de Belcour a meublée avec un luxe et une coquetterie qui ne peuvent manquer de me faire honneur, surtout dans l'esprit d'une grisette ; ce gros nuage lui-même, qui s'avance là bas, conspire en ma faveur beaucoup plus efficacement que vous ne pourriez. S'il a le bon esprit de crever avant deux heures, mon succès est à peu près assuré.

— Comment cela, s'il te plaît ?

— Daignez m'épargner le reste, vous l'apprendrez plus tard.

— Parle donc ! A quoi bon faire le mystérieux ! s'écrièrent Belcour et Grigny, dont la curiosité était vivement piquée.

Forsac persista dans son silence.

— Oh ! c'est charmant ! c'est délirant, ma parole d'honneur ! dit Norlac. Messieurs, je vous le donne en mille à deviner ; mais non, ne cherchez pas, ce serait peine perdue. Sachez donc que le marquis, notre élégant marquis, ici présent, Forsac, enfin, va se poster discrètement en sentinelle, sous quelque porte cochère, pour guetter sa belle au passage et lui offrir l'hommage de son bras, de son cœur et de son parapluie.

— Bien deviné, répliqua Forsac. Tu as presque raison, sans t'en douter.

— Comment ! le parapluie ? ...

— Oh ! le parapluie n'est pas de la partie et Norlac ne l'a fait intervenir que comme ornement oratoire ; mais à part cet ustensile pittoresque, dont l'intervention m'aurait coûté quinze francs au lieu de cinq cents dont j'ai besoin pour m'assurer les complices nécessaires à l'exécution de

mes plans, les suppositions approchent beaucoup de la vérité.

—C'est bien simple, dit Grigny.

—Il y a plus de difficultés que tu ne le penses, répondit Forsac. On n'enlève pas, de vive force, une jeune fille en plein jour, au milieu de Paris, et, malgré ses bonnes dispositions, la petite a encore des préjugés ; ces gens de rien sont si naïfs.

—Sur quoi comptes-tu donc, si tu n'attends rien de la violence ni de la persuasion ?

—Sur la rose : ce n'est pas pour rien que j'ai été diplomate. Mais vous me faites oublier l'heure : il est grand temps que je vous quitte si je ne veux arriver trop tard à mon poste.

Les jeunes gens descendirent bruyamment les marches du perron. Forsac, après avoir pris congé de ses dignes amis, s'était déjà éloigné de quelques pas, lorsque Belcour lui cria de manière à fixer l'attention des passants :

—Quand reviendras-tu, marquis ?

—Belle demande ! quand il aura vaincu, dit Grigny.

—C'est l'affaire d'une semaine ? poursuivit Belcour sur le même ton.

—Tu me flattes, c'est trop de moitié.

—A bientôt donc, marquis, et bonne chance !

—Merci, baron.

—Un sourire imperceptible d'orgueilleuse satisfaction effleura les lèvres de Belcour ; il adressa à Forsac un signe de main affectueux, et se retournant vers ses camarades, qui s'étaient groupés derrière lui en attendant la fin de son dialogue :

—Messieurs, nous nous retrouverons ici pour dîner ce soir à six heures.

—Oui, oui, convenu ! à ce soir !

—C'est moi qui vous invite, dit Grigny.

—Et qui paiera ? murmura Norlac à l'oreille du vieux bandy.

—Tais-toi, répliqua Grigny en portant l'index à la hauteur de la bouche, nous parlerons de cela plus tard, quand Belcour aura de l'argent.

Et les jeunes gens se séparèrent.

III.

Le temps était décidément à l'orage : le soleil, qui pendant quelques heures de la matinée, avait disputé le ciel aux nuages, s'était enfin éclipsé complètement. L'air était lourd et chargé de vapeur ; quelques gouttes de pluie, larges et distancées, préludaient à l'éruption annoncée et vivement désirée par le jeune marquis, lorsqu'un fiacre s'arrêta devant la porte d'une modeste maison de la rue Saint-Jacques.

Un jeune homme en descendit lestement, sans attendre même que le marchepied fût baissé, et s'adressant au portier, qui se tenait sur le seuil : "Madame Henri est chez elle," demanda-t-il

avec indifférence comme certain d'une réponse affirmative ; puis, sans l'attendre, il se retourna vers le cocher et lui dit : "N'oubliez pas qu'il y a cent francs pour vous si je réussis." Le portier avança la tête et ouvrit de grands yeux pour contempler à son aise le grand personnage qui payait si généreusement une course de fiacre : il était trop tard. Forsac, car c'était lui, s'était élancé et avait disparu dans l'escalier ; arrivé au troisième étage, il s'arrêta pour reprendre haleine, passa sa main dans ses cheveux pour rajuster sa coiffure, jeta un regard rapide sur les différentes parties de sa toilette ; puis, satisfait du résultat de son inspection, il releva la tête avec suffisance, essaya de prendre une contenance digne et agita vivement un cordon de sonnette pendu en face de lui.

—Quoi ! c'est vous, monsieur le marquis, s'écria, en lui ouvrant la porte, Fanny, la femme de chambre de Mlle Lenoir ; puis elle ajouta à voix basse : On parlait de vous tout à l'heure. Mlle Emilie a pleuré.

—En vérité !... Et pourquoi ?..

—Oh ! je ne sais si je dois..

—Sans doute : au reste, voilà de quoi payer votre discrétion, dit Forsac en lui mettant deux pièces d'or dans la main.

Fanny, tour à tour pâle et rouge de joie, comme peu accoutumée à de pareils presents, fut quelques instants sans pouvoir articuler une parole ; enfin, elle maîtrisa son émotion et reprit d'une voix étouffée :

Je ne sais quelle idée a passé par la tête de Mme Henri : la leçon de musique n'était pas commencée depuis cinq minutes lorsqu'elle s'est arrêtée au beau milieu d'une *chanson* très attendrissante, et, regardant mademoiselle entre les deux yeux, elle lui a demandé sournoisement si elle ne vous avait jamais vu ailleurs qu'ici ; mademoiselle est devenue rouge comme une cerise et a balbutié : "Je crois qu'il est venu faire des emplettes une ou deux fois au magasin." Une ou deux fois, voyez-vous, la petite rusée !

Alors Mme Henri a rougi, encore plus que mademoiselle, et elle l'a engagée à se défier de vous, de vos beaux discours ; elle lui a dit que vous étiez trop noble et trop fier pour l'épouser ; que d'ailleurs vous aimiez toutes les femmes et que vous les trompiez toutes. Il ne faut pas que cela vous sâche, au moins ; je ne fais que répéter ce que j'ai entendu, ajouta Fanny, craignant d'avoir offensé le marquis.

Cette précaution oratoire était inutile : la part faite dans cette diatribe à l'amour-propre de Forsac était trop belle pour qu'il songeât à se plaindre ; il s'empressa de rassurer la servante, et tout en évitant de la questionner même sur les particularités qu'il lui importait le plus de connaître, pour ne pas forfaire à sa dignité par une conversa-

ton régulière avec une pareille confidente, il l'invita avec instance à poursuivre son récit.

—Mademoiselle, continua-elle, ne répondit pas, mais elle embrassa Mme Henri, et toutes deux se mirent à fondre en larmes et à pousser de gros soupirs ; puis elles se regardèrent pendant plus d'un quart d'heure sans en rien dire, comme si elles avaient eu de la rancune l'une contre l'autre. Je vous demande un peu ce que cela signifie ?

En ce moment on appela Fanny de la chambre voisine. Forsac, désireux de compléter ses renseignements, tressaillit d'impatience : il avait reconnu la voix de Mme Henri. La servante entra ouvrit aussitôt la porte intermédiaire.

—Il m'avait semblé tout à l'heure entendre sonner, dit la même voix.

—Oui, madame, c'était M. le marquis de Forsac.

Ce nom jeté inopinément produisit sur la maîtresse et sur son élève une sensation qui se trahit par un jeu de physionomie fort expressif.

—Et vous l'avez renvoyé ? demanda Mme Henri avec une affectation d'indifférence que démentait le tremblement de sa voix.

—Non, madame, il est là.

—J'attends qu'il plaise à madame de me recevoir, dit Forsac en s'avançant vers la porte et en saluant avec grâce.

—Toujours cet homme ! murmura madame Henri, s'efforçant de faire illusion à Emilie sur la nature des sentiments qui l'agitaient. Elle se leva, marcha rapidement vers lui au moment où il allait entrer, fit signe à Fanny de rejoindre sa maîtresse, et repoussant violemment la porte :

—Vous avez donc juré de me perdre ?

—Comment l'entendez-vous ? répliqua Forsac avec un calme insolent.

—Vous vous faites un plaisir d'afficher ma maison au risque de ternir ma réputation.

—Oh ! sous ce rapport, il n'y a rien à craindre, poursuivit-il du même ton.

—Mais, songez-y bien, je ne suis pas femme à le souffrir ; et s'il faut absolument un éclat pour me soustraire à votre tyrannie, eh bien ! j'éclaterai.

—A merveille : voilà bien du bruit pour peu de chose. Vous êtes injuste, Clarisse ; vous ne méritez pas l'affection que j'ai pour vous.

—Voire affection ! Osez-vous bien en parler quand d'un mot je pourrais vous confondre !

—Je serais vraiment curieux de voir cela, dit Forsac avec un aplomb peu naturel à l'innocence calomniée.

—Prétendriez-vous me faire croire que c'est bien moi que vous-êtes venu voir ?

—Qui serait-ce donc ?

—Qui ? Mlle Lenoir.

—Ah !.. elle est ici !

—Ne le savez vous pas, puisque vous avez été introduit par sa femme de chambre ?

—En effet, je viens de l'apprendre à l'instant ; mais je vous jure qu'en entrant j'ignorais qu'elle y fût.

—Monsonge ! Ce n'est pas sans motif que vous êtes informé des jours et de l'heure de sa leçon ; ainsi, depuis quelque temps vous la rencontrez toujours par hasard, n'est-ce pas ?

—Eh ! sans doute ; quel intérêt voulez-vous que j'ai à courir après cette petite fille ?

—Oh ! mais, c'est peine perdue, je vous en avertis ; cette jeune fille est sage.

—Tant pis pour elle !

—Ses parents me l'ont confiée.

—Tant pis pour eux !

—Et je ne souffrirai pas qu'ici, chez moi, en ma présence, on...

—Mon Dieu, qui parle de cela ? Cette petite est très passable, assurément, mais n'ai-je pas trouvé beaucoup mieux ?

—Trêve de raillerie ; il ne s'agit pas de moi.

—Alors, de quoi vous plaignez-vous ? En vérité, votre sottise jalouse mériterait une leçon ; mais je veux bien encore cette fois vous pardonner et me justifier. La preuve que je suis venu pour vous, pour vous seule, c'est que je vous apporte les deux cents francs pour votre billet de la fin du mois.

Et il lui mit un rouleau dans la main.

—Oh ! que vous êtes bon ! s'écria Clarisse en se jetant à son cou. Je vous assure que je ne comptais guère sur vous.

—Cependant, je vous avais promis...

—Raison de plus.

—L'épigramme est mordante.

—Vous me flattez, c'est tout bonnement une naïveté.

—C'est juste, dit sèchement Forsac, qui se sentait piqué au vif et voulait rendre coup pour coup : la vérité sort de la bouche de l'innocence.

Mme Henri ne voulut pas prolonger cette lutte à armes peu couteuses, bien qu'elle fût très capable de la soutenir honorablement.

—Voulez-vous être tout à fait aimable, mon bon Oscar ? lui dit-elle en lui prenant les mains.

—Comment ne le serait-on pas avec vous ? répondit Forsac, essayant de donner à sa voix une inflexion sentimentale.

—Eh bien, allez-vous-en.

—La proposition est engageante ; mais vous n'y songez pas. Mlle Lenoir sait que je suis venu ; si je m'éloignais sans l'avoir saluée, elle croirait que vous ne me recevez qu'en cachette, que vous craignez de me montrer, et cela pourrait lui donner à penser. Au reste, soyez tranquille, je ne m'assoierai même pas.

Et, sans laisser à Mme Henri le temps de se reconnaître, il ouvrit la porte de communication et lui dit en élevant la voix :

—Mille pardons de mon hésitation, je craignais d'être indiscret ; mais puisque vous daignez me rassurer, je me risque pour vous obéir. Si ma présence vous gêne, n'oubliez pas que votre amabilité est seule coupable et qu'elle a forcé ma volonté.

Mme Henri, déconcertée par cette ruse aussi habile qu'imprévue, n'osa pas pousser plus loin la résistance, et son audacieux antagoniste lui indiquant le salon d'un geste impérieux qu'elle seule put voir, s'inclina sur son passage avec les apparences du plus profond respect, tout en comprimant sur ses lèvres un sourire moqueur, et entra derrière elle superbe et radieux comme un conquérant dans une ville prise d'assaut. Après avoir salué Emilie avec une aisance et une froideur devant lesquelles les soupçons de Mme Henri se seraient complètement évanouis si la jeune fille avait eu un peu plus d'empire sur elle-même, Forsac s'encadra dans un fauteuil et prenant en considération l'embarras de ses deux interlocutrices, il fit les frais d'une conversation à laquelle leur émotion les empêchait de prendre part autrement que par des monosyllabes interposés avec plus ou moins d'à-propos, selon les besoins de leur contenance. Il avait compris que, s'il ne venait au secours de leur émotion et ne leur donnait le temps de se remettre, une explosion soudaine pouvait ruiner son projet sans ressource. Cette tactique était donc nécessaire, mais elle l'éloignait beaucoup de son but : il essaya d'y revenir par un détour adroit.

—Mon Dieu, madame, dit-il à Mme Henri, je ne me pardonne pas d'avoir cédé à vos instances : mes craintes n'étaient que trop bien fondées, j'ai interrompu vos occupations, soyez assez aimable pour continuer la leçon que vous donniez à mademoiselle, vous ne doutez pas du plaisir que j'aurai à vous entendre.

—C'est trop de bonté, répondit sèchement Mme Henri.

—Votre refus est cruel, madame, il me prouve que ma présence est pour vous et pour votre élève un obstacle dont vous me permettez de vous délivrer.

Il se leva et feignit de se préparer à sortir : Mme Henri triomphait à son tour ; aussi se borna-t-elle à lui opposer pour la forme une dénégation banale et si peu engageante qu'il ne pouvait le moment s'y rattacher. Un secours inespéré le sauva : Emilie, soit naïveté, soit désir de le retenir, s'écria :

—Vous vous trompez, monsieur, la leçon est terminée.

—Oh ! merci, mademoiselle, cette parole me rassure, dit-il en se rasseyant.

Mme Henri lança rapidement un regard courroucé sur son antagoniste, et s'efforçant de maîtriser son dépit, elle reprit d'une voix douce :

—Oui, terminée depuis près d'une heure, et je crains bien, ma bonne petite, que vos parents ne soient inquiets de cette prolongation d'absence.

—En effet, madame, mon père m'avait engagée à revenir promptement pour remplacer auprès de lui notre premier commis qu'une affaire très importante, à ce qu'il paraît, a forcé de sortir aujourd'hui.

Elle appuyait sur ces derniers mots en regardant très fixement Oscar, qui remua vivement la tête comme frappé d'un souvenir et se pinça les lèvres pour comprimer un sourire saardonique qui cependant n'échappa point à la jeune fille.

—Eh bien ! poursuivit Mme Henri, trop préoccupée du succès de sa nouvelle ruse pour remarquer cette scène muette, puisqu'on vous attend, je ne vous retiens pas, mon enfant.

Emilie ne se hâta pas d'obéir, et Forsac put croire, sans trop de présomption, qu'elle ne serait pas fâchée de trouver la prétexte pour se soustraire à l'injonction pressante de Mme Henri.

—Vous n'y pensez pas, belle dame, dit-il à la maîtresse, de congédier mademoiselle par un temps aussi effroyable ; voyez : le ciel est noir, la pluie bat les vitres avec violence.

—C'est que M. Lenoir est bien sévère ; vous le savez, Emilie, et je serais désolée de vous causer le moindre désagrément.

—C'est vrai, madame, répondit Emilie, découragée par cette nouvelle résistance ; et, d'ailleurs, Fanny a son parapluie.

—Un parapluie pour deux, belle ressource ! s'écria Oscar.

—Je prêterai le mien à mademoiselle, répliqua Mme Henri, bien décidée cette fois à ne pas laisser reprendre l'avantage par son adversaire.

—Vous lui prêterez sans doute aussi des échasses, reprit ironiquement le marquis ; car, si vif que soit votre désir de rassurer M. Lenoir, qui après tout ne doit pas être fort inquiet, sachant sa fille à l'abri de l'orage, vous n'espérez pas que Mlle Emilie puisse traverser à pied sec, avec sa chaussure si mignonne, les ruisseaux, qui sont en ce moment de véritables rivières.

—C'est différent ; au reste, je n'avais en vue que l'intérêt de mademoiselle ; qu'elle fasse comme il lui paraît.

—Vous voulez dire l'intérêt de son médecin, car elle gagnerait certainement un rhume de cerveau, peut-être même une fluxion de poitrine, à suivre votre conseil.

Mme Henri se reconnaissait définitivement vaincue et baissait la tête avec une douloureuse résignation ; Emilie, restée maîtresse de la place, jouissait intérieurement du triomphe d'Oscar : aussi ne fut-elle pas moins surprise : mais elle le fut, à coup sûr, plus désagréablement que Mme Henri, lorsqu'il reprit avec une apparence de spontanéité qui excluait tout soupçon de préméditation :

— Mon dieu, que je suis étourdi ! Il est vrai qu'on est bien excusable de perdre la mémoire en si bonne compagnie. (Et il s'efforçait de sourire en regardant Mme Henri, pour lui persuader que cette galanterie était à son adresse.) J'avais oublié qu'une voiture m'attendait à la porte.

— Eh bien ?

— Puisque mademoiselle est si pressée de retourner chez ses parents, je serai heureux de la mettre à sa disposition.

— Vous êtes trop bon, monsieur, je vous remercie, dit Emilie avec un embarras où perçait le reproche.

Cette proposition d'Oscar était si peu conforme aux désirs qu'il avait manifestés jusqu'alors, que Mme Henri, revenue de sa première joie, soupçonnait un nouveau piège et mit son esprit à la torture pour le découvrir, mais elle avait affaire à forte partie.

— Qui vous empêche d'accepter mon offre ? ajouta Forsac en simulant la plus parfaite indifférence.

— Je crains d'être indiscrète, de vous gêner.

— C'est vrai, dit Mme Henri, pressée d'éclaircir son incertitude ; Mlle Emilie ne pourrait accepter votre voiture sans vous en priver ; et...

— C'est bien ainsi que je le conçois, reprit Oscar en accompagnant ces paroles d'un signe d'intelligence qui rassura la maîtresse.

— Mais, monsieur, objecta la jeune fille, vous pouvez en avoir besoin...

— Oh ! qu'à cela ne tienne, mademoiselle ; je ne laisse, Dieu merci, aucun parent dans l'inquiétude ; rien ne me presse donc, et si madame veut bien me permettre de lui tenir compagnie, j'attendrai ici la fin de la pluie sans la désirer.

— Avec plaisir, monsieur, répliqua Mme Henri rayonnante de joie ; puis se tournant vers la jeune fille : Vous pouvez accepter sans crainte, Emilie, puisque M. Oscar veut bien se sacrifier.

— Vous me permettrez, madame, de considérer comme un bonheur ce que vous appelez si modestement un sacrifice.

Pendant que Mme Henri, le front rayonnant de joie, témoignait par un signe de tête affectueux la reconnaissance d'une apparente galanterie dont elle était loin de deviner le sens véritable, Emilie avait rajusté sa mantille et son chapeau, il donna

ordre de le suivre à Fanny, qui avait assisté à cette scène, muette et attentive, dans un coin du salon. Leur salut et leur sortie, ou plutôt leur retraite furent si rapides qu'elles étaient déjà sur l'escalier lorsque Forsac s'élança pour les suivre.

— Où allez-vous ? lui demanda impérieusement Mme Henri en fermant avec fracas la porte devant lui.

— Où je vais ? répondit-il sans se déconcerter et avec une grande apparence de bonhomie, la question est plaisante ; est-ce que le cocher les connaît pour disposer en leur faveur d'une voiture que j'ai louée ?...

— Elles diront que vous les avez autorisées à la prendre.

— Très bien ! Et comme ce brave automédon est sans doute plus intéressé que galant, il leur fera payer mes quatre heures de louage ; c'est un peu cher pour une course de dix minutes.

— Que prétendez-vous donc faire ?

— Les installer dans le *sapin*, régler mon compte remonter plus vite que je ne serai descendu. Trop heureux si elles ne sont pas déjà loin quand j'arriverai au bas de l'escalier.

Aucune objection n'était possible ; il y avait d'ailleurs un tel air de candeur et de sincérité dans le langage d'Oscar que Mme Henri lui ouvrit d'elle-même la porte en l'engageant à se hâter. La recommandation était superflue. A peine libre, il descendit les marches avec une vitesse effrayante et se précipita d'un seul bond dans la voiture, où Mlle Lenoir et Fanny venaient de prendre place. La portière se referma vivement derrière lui, le cocher s'élança sur son siège et avant que la jeune fille fût revenue de sa stupeur, les chevaux vigoureusement poussés avaient pris le galop, si l'on peut appeler ainsi l'allure accélérée d'un pareil attelage.

— Que faites-vous, monsieur ? s'écria enfia Emilie avec plus d'effroi que d'indignation.

— Rassurez-vous, mademoiselle, j'ai voulu seulement vous accompagner pour prolonger cette trop courte entrevue.

— Mais c'est une trahison ! que dira mon père s'il vous aperçoit ?

— Votre femme de chambre ne veille-t-elle pas sur vous ? Je vous quitterai avant d'arriver à votre demeure.

Ces considérations, jointes à la joie secrète de l'avoir emporté sur Mme Henri, calmèrent presque entièrement Emilie, dont les reproches, désormais beaucoup moins vifs, ne pouvaient être pris au sérieux par un homme aussi expérimenté que Forsac. Loin de perdre le temps à les réfuter, il y répondit par un feu roulant de galants propos et d'aimables impertinences que la naïve jeune fille parut accueillir comme autant d'arguments irrésistibles ; elle raisonnait beaucoup plus avec le

cœur qu'avec la tête, et le cœur est mauvais logicien.

— Mon Dieu ! dit tout à coup Fanny, moins confiante que sa jeune maîtresse, où sommes-nous ?

Oscar lui fit signe de se taire et lui glissa de nouveau quelques pièces d'or dans la main ; mais il n'était plus temps : Mlle Lenoir, rappelée à la réflexion, avait levé les yeux, baissés jusqu'alors sous prétexte de modestie, et avait aperçu à quelques pas la grille de la barrière d'enfer.

— Où sommes-nous donc, et quel chemin avons nous pris ? s'écria-t-elle avec effroi.

— Le plus long, celui des écoliers et des amants ; mais qu'importe ? tout chemin conduit à la rue Saint-Denis.

— Mais pourquoi ce détour ?

— Je vous l'ai dit, pour prolonger une entrevue qui sera toujours trop courte au gré de mes désirs.

— Oh ! vous me trompez, car si vous disiez vrai, cette voiture irait moins vite.

— Suis-je dans les jambes des chevaux et puis-je les empêcher de prendre le mors aux dents si cela les amuse ?

— Trêve de railleries, monsieur, je ne vous crois pas ; mettez un terme à cette mauvaise plaisanterie dont vous n'avez pas calculé toute la portée, si vous ne voulez perdre à jamais mon estime.

— Votre estime ?... Vous me permettrez d'aspérer à un sentiment plus tendre.

— C'en est trop, monsieur ! reprit Emilie, dont chaque facétie d'Oscar augmentait la frayeur et l'indignation ; faites arrêter à l'instant, ou j'appelle.

Je ne vous le conseille pas ; on pourrait nous entendre.

— Eh bien ?

— Ce que j'en dis, c'est uniquement dans votre intérêt, vous comprenez que ce n'est pas moi qui serais compromis ; au contraire, vous êtes si jolie !

— C'est infâme de vous jouer ainsi de moi qui avais en vous une entière confiance.

— De quoi vous plaignez-vous, ne voyez-vous pas que je m'efforce de la justifier ?

Bien que sa présence d'esprit fût, en grande partie, dominée par son émotion, Emilie sentit que ses remontrances, ses prières et ses impuissantes menaces échoueraient devant l'imperturbable sang-froid et le persiflage obstiné du marquis. Les timides et insignifiantes protestations que Fanny interjetait, comme pour l'acquit de sa conscience, étaient loin de suffire à la rassurer, et, bien que son inexpérience l'empêchât de soupçonner une complicité manifeste, elle éprouvait, à l'égard de la perfide, une défiance instinctive dont elle ne se rendait même pas compte. Aus-

si, n'ayant plus d'espoir qu'en elle-même et rassemblant toutes ses forces, elle poussa d'une voix étouffée un cri qui se confondit dans l'espace avec les jurons du cocher, les claquemets du fouet et le fracas des roues. Honteuse, exaspérée de cet échec qui avait redoublé l'impitoyable hilarité de Forsac, elle s'appretait à renouveler sa tentative avec un surcroît d'efforts : une main insolente lui ferma la bouche.

IV.

Un fiacre stationnait sur l'un des bas côtés de la route d'Orléans, à une portée de fusil au-delà des dernières maisons de Montrouge. A voir les chevaux débridés et le cocher endormi sous son manteau de toile cirée qui l'abritait fidèlement contre la pluie, on devinait que l'attente avait été longue. Trois hommes jeunes encore, mais graves et paraissant vivement préoccupés, étaient assis dans la voiture. L'un d'eux, malgré l'averse, baissait fréquemment l'une des vitres latérales, et, chaque fois qu'il se penchait pour regarder vers Paris, la poche béante de son paletot laissait apercevoir la crosse d'un pistolet. Il venait de renouveler inutilement cette pantomime pour la vingtième fois au moins depuis une heure, lorsque son voisin, retenant avec peine un signe d'impatience, lui dit avec une brusquerie que l'aménité de ses expressions ne tempérait pas suffisamment.

— A quoi bon vous fatiguer les yeux, mon cher Lambert ? c'est peine inutile. Vous avez voulu attendre ici, je ne m'y oppose pas ; attendons pour votre satisfaction personnelle quoique l'heure du rendez-vous soit passée depuis longtemps ; mais il y aurait folie à compter encore sur l'arrivée de votre adversaire.

— J'y compte cependant, répondit Lambert ; car malgré sa coupable étourderie, je veux le croire un homme d'honneur jusqu'à preuve du contraire.

— Homme d'honneur tant qu'il vous plaira, je ne m'y oppose pas ; mais, à moins d'être imperméable, on ne s'aventure pas en pleine campagne par un temps aussi affreux. Tel qui braverait le feu peut craindre l'eau ; c'est une question de tempérament.

— Il viendra, vous dis-je, répliqua Lambert en baussant les épaules ; je n'ai quitté le magasin qu'au dernier moment, à deux heures, et s'il avait vu dans la pluie un obstacle à notre rencontre, il m'aurait averti.

— Je ne m'y oppose pas ; mais pouvait-il deviner que l'orage durerait indéfiniment.

— C'est parce que je ne pouvais pas le prévoir davantage qu'il conviendra que je sois à mon poste et qu'il doit m'y rejoindre.

— Je ne m'y oppose pas, mais vous convien-

drez qu'il ne se gêne guère, murmura l'intrépide contradicteur qui, résigné enfin à céder, moins par conviction que par déférence, avait voulu articuler une dernière protestation dans l'intérêt de sa logique.

—Lambert accepta le sacrifice, et lui prenant la main : Pardonnez-moi, mon cher Dovin, cette obstination qui vous semble ridicule ; j'ai peut-être eu tort, en effet, de persister à venir ici malgré la pluie, mais puisque nous y sommes, il n'en coûte pas plus d'attendre encore quelques instants.

—Un signe d'assentiment, accompagné d'un soupir, fut la réponse de Dovin.

Le troisième personnage était resté complètement étranger à cette discussion ; il restait immobile, la tête inclinée et le regard tendu sur un journal. Aussi, Lambert crut-il pouvoir s'abstenir de le consulter, considérant avec raison son silence comme un acquiescement.

Les minutes s'écoulaient, l'impatience de Dovin, un moment comprimée, avait repris le dessus et se manifestait par des bâillements exagérés. Lambert, soit qu'il désespérât du succès d'une plus longue attente, soit qu'il recuât devant la demande d'un nouveau délai, s'avouait vaincu et s'apprêtait à donner l'ordre du départ, lorsque, penchant la tête en dehors du fiacre pour que sa voix arrivât plus distinctement à l'oreille du cocher endormi, il aperçut à quelque distance une voiture qui s'approchait avec rapidité :

—Le voici, le voici ! s'écria-t-il en se retournant vivement vers ses amis, je vous l'avais bien dit, moi, qu'il viendrait.

Dovin sortit la tête pour regarder, et le retirant aussitôt : Où donc le voyez-vous ? emanda-t-il d'un ton d'incrédulité.

—Êtes-vous myope ? Cette voiture là-bas, qui vient vers nous.

—Eh bien ?

—C'est lui, vous dis-je, j'en suis sûr.

—Je ne m'y oppose pas, mais rien ne le prouve.

—Oh mes pressentiments ne me trompent pas ; et il agitait son mouchoir pour attirer l'attention et signaler sa présence ; mais personne n'y prit garde, car la voiture passa rapidement devant lui.

—Fiez-vous donc aux pressentiments ! murmura Dovin avec un ton d'ironie.

Lambert ne l'entendait plus ; il s'était élancé au-devant de la voiture, qui s'arrêta à sa pressante sollicitation. Un jeune homme avança la tête pour connaître la cause de ce bruit : c'était Forsac.

—Ah ! vous voici enfin, marquis de Forsac : vous vous êtes fait bien attendre !

—Qui êtes-vous et que voulez-vous ? interrompit brusquement le jeune homme, feignant de ne pas reconnaître Lambert.

Peu s'en fallut que cette question si étrange et si imprévue ne déconcertât le commis ; mais il n'avait pas le temps de la réflexion et il se hâta de répliquer :

—Qui je suis ; c'est vous qui me le demandez ! Avez-vous donc si tôt oublié l'outrage que je vous ai fait hier ? Avez-vous si tôt renoncé à la vengeance que vous deviez en tirer ?

—Cet homme est fou, dit Forsac en se rejetant en arrière.

Lambert allait répliquer ; le cocher, qui n'avait pas perdu un seul mot de cette courte conversation, jugea prudent de séparer les interlocuteurs ; il lança un vigoureux coup de fouet à ses chevaux qui partirent aussitôt ; mais, au même instant, un cri étouffé avait retenti aux oreilles de Lambert ; troublé, éperdu, il se précipita de nouveau vers la voiture qu'il n'eut pas de peine à rejoindre, et se posant résolument devant elle le pistolet au poing :

—Arrêtez ! cria-t-il au cocher d'une voix menaçante, ou je saurai bien vous y forcer.

Et il dirigeait son arme vers le poitrail de l'un des chevaux.

La résistance était impossible : son ordre fut exécuté. Il courut à la portière, et l'ouvrant violemment, malgré les efforts que faisait le marquis pour la retenir :

—Quoi ! je ne m'étais pas trompé ! vous ici, mademoiselle Emilie, avec cet homme ? Et vous aussi, Fanny, ajouta-t-il en jetant sur la servante un regard de mépris et d'indignation.

—Monsieur Lambert, dit Emilie d'une voix suppliante en écartant le mouchoir qui cachait son visage baigné de larmes, me condamnerez-vous sans m'entendre ?

—Oh ! pardon mademoiselle, reprit-il vivement ; j'étais fou, comme cet homme l'a dit tout à l'heure ; oui, bien fou, en effet, de vous soupçonner. Votre inexpérience vous a fait tomber dans un piège infâme ; vous êtes la victime d'une affreuse trahison, et ce n'est pas vous qu'il faut accuser, car voilà le seul coupable.

Forsac, interdit, confus, essaya de répliquer ; Lambert ne lui en laissa pas le temps.

—Eh bien, messieurs, dit-il en s'adressant à ses deux amis qui s'étaient approchés et se tenaient derrière lui ; n'avais-je pas raison de vous assurer que M. de Forsac viendrait au rendez-vous ?...

—Pas un mot de plus, monsieur, interrompit Forsac, ou vous me rendrez raison de votre insolence.

—A merveille ! vous avez donc oublié que je

suis ici pour cela ? J'admire, en vérité, cet excès de charité chrétienne, car je serais bien injuste d'imputer votre généreux défaut de mémoire à un manque de courage ; il en faut beaucoup, n'est ce pas, pour insulter une femme ? beaucoup plus que pour venger une injure ;

— Silence, encore une fois ! cria le marquis d'une voix menaçante.

Lambert poursuivit sans l'écouter :

— Puisque vous me contraignez à vous rappeler un passé si récent et déjà si loin de vous, puisque ce n'était pas assez d'un outrage pour émouvoir votre susceptibilité de caste, en présence de cette jeune fille que vous avez voulu déshonorer, en présence de vos dignes complices, je vous déshonore, moi, marquis de Forsac, vous êtes un lâche !

— Malheureux ! c'est ton arrêt de mort que tu viens de prononcer.

— Quand monsieur le marquis daigne-t-il l'écouter ?

Forsac avait sauté hors de la voiture sans qu'Emilie, à demi-morte de frayeur et de honte, eût même songé à l'arrêter. — Des armes ! des armes cria-t-il avec fureur.

— Enfin ! dit Lambert. Et se retournant vers la voiture : — Fanny, vous répondez de mademoiselle. N'oubliez pas que vous avez un crime à vous faire pardonner.

Emilie lui tendit la main sans pouvoir articuler une parole, et le commis, après l'avoir serrée affectueusement, salua avec respect, referma la portière et ordonna au cocher de conduire rue Saint-Leu, en l'avertissant qu'il prenait son numéro.

— Maintenant, monsieur, je suis à vos ordres dit-il à Forsac : acceptez-vous l'un de ces messieurs pour votre témoin ?

— Tout ce que vous voudrez, car j'ai hâte d'en finir.

— Davin, reprit Lambert, veuillez passer du côté de M. le marquis.

— Je ne m'y oppose pas mais...

— Assez de paroles, interrompit Forsac, il est temps d'en venir au fait : vos armes sont-elles chargées ?

— Oui, choisissez et réglez vous-même la distance.

— Vingt-cinq pas, dit Forsac en prenant l'un des deux pistolets que Lambert lui présentait.

Les témoins voulurent intervenir et faire entendre des paroles de conciliation ; Lambert et Forsac leur fermèrent la bouche. On marcha dans l'intérieur des terres, les distances furent mesurées, et à un signal donné, deux coups de feu retentirent presque simultanément.

— Sauvez-le, mon Dieu, sauvez-le ! s'écria Emilie avec l'accent du plus violent désespoir en entendant cette double détonation.

— Elle l'aime encore ! murmura la servante en jetant sur elle un regard de pitié.

V.

M. Lenoir, vivement contrarié de ne pas voir reparaitre Emilie, à qui il avait recommandé la plus grande diligence, n'avait d'abord imputé ce retard qu'au mauvais temps ; mais à mesure que la pluie diminuait, son impatience devenait plus vive. Lorsque la foule eut recommencé à circuler dans les rues, il ne lui fut plus possible de se contenir, et s'armant d'un parapluie assez vaste pour abriter au besoin lui, sa fille et sa servante, il se dirigea à grands pas vers la rue Saint-Jacques, tout en maugréant contre sa femme, qui avait mieux aimé qu'Emilie manquât au service du magasin que de lui laisser perdre une leçon de musique. Bientôt M. Lenoir se trouva devant la maison de Mme Henri, et il s'apprêtait à monter l'escalier quand le portier l'arrêta par ces mots consacrés :

— Où va monsieur ?

— Chez Mme Henri.

— La maîtresse de musique ?

— Précisément.

— Elle vient de sortir.

— C'est impossible !

— Comme vous voudrez ; mais cela est.

— Bon ! se dit M. Lenoir, elle a voulu reconduire Emilie pour justifier son retard ; c'est une attention dont je ne la croyais pas capable. Et il ajouta en élevant la voix ;

— Sortie avec deux jeunes personnes ?

— Sortie seule.

— En vérité ?

— Les deux personnes dont vous parlez sont parties depuis plus d'une heure.

— Oh ! pour le coup, vous vous trompez : je les aurais rencontrées en chemin.

— D'où venez-vous ?

— De la rue Saint-Denis.

— C'eût été difficile.

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'elles étaient en voiture et que vous ne les auriez pas aperçues, et ensuite parce qu'elles ont remonté la rue Saint-Jacques.

— En voiture, dites-vous ?

— Oui. Un jeune homme est venu les chercher, et il a promis au cocher cent francs s'il réussissait.

— A quoi ?

— Ah ! vous m'en demandez plus que je n'en sais ; toujours est-il vrai qu'il a été les prendre chez Mme Henri et qu'elles sont redescendues avec lui.

— Deux femmes ?

— Deux femmes.

— Une demoiselle et une servante ?

—C'est bien cela.

—Et il est monté avec elles dans une voiture ?

—Mon Dieu, oui.

—Après.

—Après ! la voiture est partie, et je n'en ai pas vu davantage.

Une sueur froide traversa le front de M. Lenoir qui, après quelques autres questions infructueuses, retourna précipitamment chez lui.

—Emilie est-elle rentrée ? demanda-t-il avec anxiété en arrivant.

—Pas encore, mais qu'avez-vous donc ? dit Mme Lenoir, vous paraissez inquiet.

—N'ai-je pas sujet de l'être ! Votre fille a disparu.

—Que signifie cette mauvaise plaisanterie ?

—Je ne suis pas d'humeur à plaisanter ; la chose est sérieuse. Je sors de chez Mme Henri, Emilie n'y était plus.

—C'est qu'elle était partie pour revenir ici.

—Oui, partie depuis plus d'une heure !

—Elle se sera arrêtée en chemin....

—Avec un jeune homme, dans une voiture.

—Eh bien ! ce jeune homme, c'est son frère, sans doute, balbutia Mme Lenoir qui, vivement émue par cette soudaine révélation, combat, fait les soupçons de son mari sans pouvoir toutefois se défendre de les partager.

—Oh ! mais vous vous trompez, reprit M. Lenoir, si c'était lui qui les eût emmenées, elles seraient déjà ici, vous voyez qu'elles n'arrivent pas.

—Quei affreux soupçon ! interrompit Mme Lenoir... Ce serait infâme.

—Qu'avez-vous ? parlez !

—M. Lambert...

—Eh bien !

—Il est sorti ; jamais il ne s'absente ainsi dans la semaine...

—Sans doute, il est sorti, mais pour des affaires urgentes.

—Qui vous l'a dit ?

—Lui-même.

—S'il vous avait trompé ? si des prétendues affaires n'étaient qu'un prétexte pour justifier son absence ?

—Vous m'effrayez... Mais non, cela n'est pas ; M. Lambert est un honnête homme, un tel soupçon ne saurait l'atteindre !

—Cependant, n'avez-vous pas remarqué comme moi qu'il avait ce matin le visage pâle et bouleversé ?

—C'était le résultat de ses préoccupations, d'intérêt ; il est incapable, je vous le répète d'un aussi lâche abus de confiance.

—Vous ignorez donc les entraînements d'un amour poussé au désespoir

—Assurément. Et je me flatte, madame

Lenoir, que vous les ignorez pareillement ; mais, quels qu'ils soient, s'il peuvent excuser une faute, ils n'expliqueraient pas un crime. D'ailleurs, je ne vois aucun motif de désespoir pour l'amour de M. Lambert.

—En effet, j'oubliais que vous-même avez encouragé par votre tolérance, sinon peut-être par vos promesses, les insolentes prétentions de ce jeune homme, et voilà justement ce qui a pu stimuler son audace ; il a pensé qu'il y aurait duperie à reculer devant un scandale au bout duquel son pardon et sa fortune étaient assurés.

—Non, vous dis-je, non ; je ne croirai jamais à tant de perfidie. Mais que faire, mon Dieu ? où aller ? J'en perds la tête ! Et personne pour me secourir ! personne pour me rassurer ! Où est Auguste, il faut que je le voie, que je sache à l'instant si la dernière espérance que vous m'avez donnée est une chimère. Où peut-on le rencontrer ? Où perd-il habituellement ses journées ?

—Je ne saurais vous le dire : il parle souvent du Café de Paris ; je crois même qu'il y avait aujourd'hui un rendez-vous.

—Joli cabinet du travail !

—Oui, je m'en souviens, il devait y rejoindre des gentilshommes de ses amis.

—Belle société ! des prodiges de fainéants comme lui.

—Tout le monde n'est pas fait pour travailler.

—En vérité !... Tenez, laissons cela, car je sans redoubler ma colère. Où prenez-vous le Café de Paris ?

—Il me semble que c'est sur le boulevard ; au reste vous demanderez.

—Merci du renseignement ! Et s'il n'y était pas, à qui pourrais-je m'adresser pour avoir de ces nouvelles ?

—Il m'a nommé plusieurs fois ses amis Il y a le marquis de Forsac, le comte de Norfac... e baron de Fréval... le duc de Grigny.

Cette nomenclature était exacte, sauf quelques erreurs ; de titres. M. Lenoir prit un crayon, se la fit répéter, et écrivit sous la dictée de sa femme tout en haussant violemment les épaules puis il sortit sans dire un mot, sans daigner répondre aux questions de Mme Lenoir, qui le suivit, triste et inquiète, jusqu'à la porte de la rue.

VI.

Le jour baissait ; il était plus de six heures lorsque M. Lenoir descendit d'un omnibus sur le boulevard, à la hauteur de la rue Laffitte, et franchit rapidement le court espace qui le séparait du Café de Paris. Il était vêtu d'une vaste redingote de castorine, vulgairement appelée *redingote*

à la propriétaire. C'était un double anachronisme, car, outre que la chaleur de la saison protestait contre l'ampleur et le poids d'un tel vêtement, le paletot entraînait alors dans la troisième année de son règne, et la redingote de castorine n'était plus qu'un souvenir suranné d'une autre époque.

L'honnête marchand était, en outre, orné de son immense parapluie dont le retour du beau temps n'avait pu le décider à se dessaisir ; et son chapeau à large bords, abaissé sur sa tête grisonnante, complétait un accoutrement assez étrange et peu conforme aux traditions élégantes de l'établissement vers lequel il portait ses pas. Aussi son apparition fut-elle saluée unanimement par un murmure et des chuchotements plus joyeux que flatteurs. M. Lenoir était préoccupé de craintes trop sérieuses pour s'inquiéter de l'impression que sa présence pouvait produire ; il s'avança imperturbablement, tenant le parapluie levé d'une main, un garçon de service s'interposa, et, après l'avoir considéré des pieds à la tête, lui demanda, d'un ton de protection, ce qu'il désirait.

— Je voudrais savoir si M. Auguste Lenoir est ici.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est mon fils.

— Connais pas.

— Cependant, dit M. Lenoir sans manifester aucune impatience et en consultant un papier qu'il venait de tirer de sa poche, il a dû rejoindre ici ses amis, le marquis de Forsac, le comte de Norlac, le baron de...

— Ces messieurs sont ici en effet, interrompit le garçon. Voyez à cette table ; mais je doute que vous y trouviez ce que vous cherchez.

M. Lenoir examina attentivement les cinq jeunes gens qui lui étaient désignés et s'assura que son fils n'était point parmi eux. Un sixième couvert resté libre et l'absence de mais autres que des hors-d'œuvres indiquaient suffisamment qu'on attendait encore un convive. Cette remarque n'échappa point à M. Lenoir, mais les regards insolents qui se dirigeaient de tous côtés vers lui avaient fini par le déconcerter à tel point qu'il allait battre en retraite, lorsque Grigny s'écria :

Ce maudit Auguste se fait toujours attendre ; je parie qu'il est encore chez sa Julia. Ma foi, tant pis, les absents ont tort, messieurs, je propose de commencer sans lui.

— Appuyé ! appuyé ! aux voix la proposition ! s'écrièrent les jeunes gens.

— Eh bien, reprit Grigny, que ceux qui sont d'avis de ne pas attendre Auguste élèvent la fourchette.

Cinq fourchettes se levèrent simultanément, et le garçon reçut l'ordre de servir le potage.

— Ce nom d'Auguste, deux fois prononcé, avait nécessairement fixé l'attention de M. Le-

noir, qui se décida enfin à surmonter ses répugnances pour adresser la parole à Grigny. Il s'avança donc vers lui, et après s'être incliné trois fois :

— Pardonnez-moi monsieur, la liberté que je prends de vous déranger, mais je voudrais savoir si ce n'est pas M. Auguste Lenoir que vous attendez.

— D'abord nous n'attendons personne répliqua Grigny d'un ton caustique, puisque nous venons de prendre à cet égard une décision unanime. Quant au sieur Auguste Lenoir, je n'en ai jamais ouï parler.

— Pardon ; il a dit ce matin à ma femme qu'il avait un rendez-vous ici avec le marquis de Forsac et plusieurs autres gentilshommes de ses amis.

— Nous n'avons jamais eu d'Auguste Lenoir pour ami. Le marquis de Forsac était, en effet, ici ce matin, mais avec M. le baron Auguste de Belcour.

— Je me serais trompé, soupira le vieillard.

L'un des jeunes gens se pencha vers Grigny et lui dit à l'oreille :

— C'est un nom de guerre que Belcour aura pris, cet individu m'a tout l'air d'un anglais. (On sait que ce mot, dans le style jeune France, est synonyme de créancier.)

Bien que cette phrase fût prononcée à voix basse, M. Lenoir en entendit la dernière partie. Une rougeur plus vive colora son visage, et il riposta avec un véritable courroux.

— Non, monsieur, je ne suis pas Anglais, je suis Français, Français comme vous...

Le jeune homme, vivement égaré ainsi que ses convives par cette superbe manifestation d'esprit national, lui répondit :

— Qu'est ce que cela prouve ! L'un n'empêche pas l'autre.

L'étrangeté apparente de ce raisonnement et les nombreux éclats de rire dont il était accompagné convainquirent M. Lenoir qu'on voulait se moquer de lui. Il enfonça fièrement son chapeau sur sa tête haussa les épaules avec une expression non équivoque de dédain, alla s'asseoir devant une table vide, frappa sur le marbre avec une pièce de monnaie en criant : " Garçon, une bouteille de bière !" et sembla défier du regard les rieurs, qui répondirent à son défi par un redoublement d'hilarité.

— Est-ce de l'ale ou du porter que monsieur désire ? demanda le garçon.

— Apportez ce que vous voudrez.

M. Lenoir, dont l'esprit était momentanément bouleversé par tant d'émotions diverses, ne savait à quelle probabilité se rattacher. Malgré les dénégations de Grigny, et quoique son esprit ne se fût pas même arrêté un instant à la possibilité d'une identité, d'ailleurs peu vraisemblable, entre

Le prétendu baron de Belcour et son fils, la coïncidence des prénoms l'avait frappé et lui inspirait je ne sais quel pressentiment qui le retenait dans cette salle.

Une voiture s'arrêta devant la porte :

—Je parie, dit Grigny, que c'est Belcour ; il n'est rien de tel pour faire venir les gens que de ne pas les attendre.

—Monsieur, annonça le garçon, c'est une chaise de poste attelée de quatre chevaux.

—Serait-ce déjà Forsac ?

Le garçon allait poursuivre son inspection lorsque la porte s'ouvrit ; un jeune homme en habit de voyage entra rapidement ; c'était Mervil. Il courut vers ses amis et échangea avec eux d'énergiques poignées de main.

—Déjà de retour ? lui dit Grigny ; nous ne t'attendions pas si tôt.

—Le compliment n'est pas flatteur.

—Attendre est synonyme d'espérer. Nous te désirons, au contraire, plus que tu ne peux te l'imaginer ; le besoin de ta présence se faisait si vivement sentir ! Ce matin encore nous avons parlé de toi.

—C'est vrai, dit Norlac ; on ne parle pas sitôt du lion qu'on en voit poindre la crinière.

—La succession est-elle liquidée, demanda Grigny ?

—Quelle succession ?

—Parbleu ! l'héritage paternel.

—Ah ! c'est vrai, j'oubliais. Eh bien ! mes amis, figurez-vous qu'il n'y a pas plus d'héritage que sur cette assiette.

—Comment ! la mort de ton père ?

—Chimère ! je reviens aussi pauvre que j'étais parti... je me trompe, j'ai mille écus de dettes de plus.

—C'est toujours, cela de gagné, murmura Grigny ; mais dis-nous donc comment cette belle succession t'a échappé ? Est-ce que ton père t'a déshérité ? Est-ce qu'il t'a dépouillé au profit de quelque Antony ? le bonheur n'est fait que pour ces gens-là.

—Oh ! reprit Mervil en affectant un air tragique, c'est une longue et lamentable histoire.

—Conte-nous cela ?

—Volontiers ! mais le potage va refroidir !

—Qu'importe ! nous pouvons bien faire ce sacrifice à l'autre.

—Et à la curiosité ; soit ! Ecoutez donc : vous savez que mon père avait une idée fixe, celle de me faire quitter Paris en faveur de la capitale de la Gascogne, où je reçus le jour ; mais il y avait incompatibilité d'humeur entre moi et les brouillards de la Garonne ; je persistais donc à désobéir à mon père avec tout le respect que je lui dois.

—C'est-à-dire avec tout le respect que tu lui devais, interrompit Grigny : les dettes de cette sorte s'éteignent avec le créancier ; la tienne est défunte.

—Laisse-moi donc achever : Vous n'avez pas oublié qu'il y a un mois, ici, au milieu de vous, je reçus une lettre, cachetée de noir, qui m'annonçait une triste nouvelle...

—Grigny s'efforça de paraître ému et dit à Mervil en lui secouant la main : " Hélas ! nous sommes tous mortels, mais il n'y a pas de malheur sans compensation."

Mervil le regarda en riant, et poursuivit : Vous savez avec quelle piété filiale je m'empressai de commander une chaise de poste pour courir où m'appelait le devoir...

—Et un héritage de deux millions, si nous sommes bien informés, n'est-il pas vrai ?

—Paix donc, Grigny, où je te laisse la parole pour que tu puisses en user à ton aise.

—Au fait, je me tais.

—Je m'arrache avec douleur de vos bras, je refraîs en imagination, durant le trajet, le catalogue des vœux du défunt, je me livre aux regrets les mieux conditionnés et, sans vanité, en arrivant dans ma ville, j'avais un visage tout à fait analogue à la circonstance. Tout à coup la voiture s'arrête devant les lieux qui furent témoins des jeux de mon enfance ; mon émotion redoublée à la vue du pignon paternel ; je saisis mon foulard par mesure de précaution, je descends et je tombe dans les bras...

—D'un croque mort ?

—De monsieur mon père !

—Il n'était pas encore enterré ?

—Il n'en avait même aucune idée : il est vivant et très vivant ; je crois Dieu lui pardonne ! qu'il ne s'est jamais mieux porté.

—C'était donc un miracle, une résurrection ?

—Rien de tout cela.

—Pendant, la lettre que tu as reçue ?

C'est lui qui l'avait dicté pour m'attirer auprès de lui.

—Alors, tu es floué ?

—Comme tu le dis !

—Mais c'est une indignité, c'est une trahison de causer ainsi des frayeurs à un honnête jeune homme qui ne se défie de rien.

—Tu juges, en effet, de ma surprise, de ma joie.

—C'est possible ; mais cela n'excuse pas ton père ; et sans le respect que tu dois à sa perruque blanche, je dirais que sa conduite est celle d'un...

—Tu es trop sévère ; mon père a eu tort, je l'avoue ; mais à son âge on a droit à l'indulgence. Quant à moi, je lui ai pardonné de tout mon cœur.

—Quel était le but de ce vieillard astucieux ?

—Je te l'ai dit : d'abord de me faire quitter Paris, et ensuite de m'empêcher d'y revenir ; mais il n'a réussi qu'à demi. Vous sentez bien que je ne pouvais pas vous abandonner et m'enterrer, à mon âge, au fond d'une province. Je ne voulais pas heurter le bonhomme espérant recueillir le fruit de ma feinte docilité ; mais les pères sont ingrats : il ne me donnait rien. Quand je vis que les jours et les semaines se passaient sans profit pour moi, je fis clandestinement mes préparatifs, et au beau moment où il se croyait le plus sûr de me tenir, je partis en oubliant de prendre congé de lui. Ma première visite vous était due ; me voici.

—Et tu es le bien venu, répondit Grigny, quoique à vrai dire, l'héritage eût été encore mieux accueilli.

—Bast ! ne parlons plus de cela.... Ce n'est pas ma faute....

—C'est juste ; et d'ailleurs tout peut se réparer, ce n'est qu'une question de temps. Mets-toi à table, voici un convert.

—A qui donc était-il destiné ?

—A Belcour.

—C'est vrai, je ne vous ai pas encore demandé de ses nouvelles ; qu'en faites-vous de ce cher Auguste ?

—Il a du bon. Ce matin encore il a procuré cinq cents francs à Forsac, qui en avait besoin pour enlever une grisette.

—Oh ! oh ! une grisette ! il paraît que nous avons baissé depuis mon départ.

—C'est une exception ; et d'ailleurs, la belle n'est pas une simple ouvrière, mais une demoiselle de magasin, la propre fille de l'établissement.

—Eh b'en ! à la santé de Belcour et au succès de Forsac, dit Mervil en vidant son verre.

M. Lenoir n'avait pas perdu un seul mot de cette conversation, et son indignation s'était manifestée plus d'une fois par des gestes fort animés ; mais lorsqu'il fut question de l'enlèvement d'une jeune fille, son cœur se serra, sa respiration sembla s'arrêter, son visage s'empreignit d'une pâleur effrayante, une terreur inerte avait succédé aux agitations de la colère.

Tout à coup un jeune homme entra : — Voilà enfin le baron, s'écria Grigny ; arrive donc, réfractaire !

M. Lenoir se retourna précipitamment pour voir le nouveau venu : c'était son fils.

Auguste passa devant lui sans l'apercevoir, s'excusa de son retard auprès de ses amis, témoigna à Mervil la joie que lui causait son retour et demanda un couvert.

—Un moment, lui dit Grigny le prenant à part, il y a là une espèce de tailleur ou d'usurier qui s'est permis de venir te relancer en te désignant je ne sais quel sobriquet.

—Où est ce drôle, que je le congédie comme il le mérite, répliqua Auguste, en élevant sa voix selon son habitude.

On lui indiqua le vieillard, et il ne put, à son aspect, retenir une exclamation de stupeur et d'effroi. Ses amis le questionnèrent sur les motifs de cette émotion, mais il n'avait pas la force de leur répondre, et il se dirigea, muet, attiré, vers le vieillard.

—Ah ! vous voilà, monsieur le baron, lui dit ironiquement M. Lenoir, je vous fais compliment de tout ce que je viens d'apprendre.

—Plus bas, mon père, parlez plus bas, je vous en conjure ! balbutia Auguste, qui redoutait les railleries de ses camarades.

—Fils lâche et ingrat, qui dédaignes le nom de son père pour s'afficher d'un titre ridicule !..

—Silence, par pitié !..

—Vous avez raison, il ne s'agit pas de vous en ce moment ; ce n'est pas pour vous que je suis venu ; que m'importent après tout, vos équinées : je n'ai rien de commun avec le baron de Belcour, je ne connais pas cela, moi. Vous avez renié votre père, grand merci ! votre père vous repousse à son tour et ne veut plus entendre parler de vous ; mais votre sœur ! où est-elle ? qu'en avez-vous fait ?

—Mais, mon père, je ne sais, je ne l'ai pas vue depuis ce matin....

—Tu ne l'a pas vue ! Qu'est-elle donc devenue, mon Dieu ?

—Je ne vous comprends pas, mon père.

—Tu ne me comprends pas, malheureux ! Pendant que tu perds le temps dans l'oisiveté et dans la débauche, pendant que tu te procures je ne sais comment, et je crains de l'apprendre trop tôt, de l'argent pour seconder les infamies de tes dignes amie, ta sœur disparaît enlevée peut-être par un lâche suborneur, par un de vos émules !

—Que dites-vous, mon père, serait-il vrai ?..

—Oh ! je n'ai plus qu'à mourir de honte. Voilà donc le fruit de tant de veilles et de sacrifices ; un fils qui me renie, une fille qui me déshonore !

—N'accusez pas ma sœur, elle ne peut être coupable....

Cette conversation rapide et saccadée n'arrivait pas aux oreilles des amis d'Auguste ; mais les quelques mots qu'ils avaient pu en saisir, et surtout l'animation des deux interlocuteurs stimulait vivement leur attention.

—Belcour, dépêche-toi donc d'en finir avec ce brave homme, dit Grigny, il devrait comprendre qu'il nous ennuie beaucoup.

—J'en suis fâché, monsieur, répliqua M. Lenoir d'une voix sévère ; mais faites moi le plaisir de ne pas m'interrompre ; d'ailleurs, il n'y a pas ici de Belcour ; monsieur est tout simple.

ment Auguste Lenoir, fils d'un honnête marchand qui vaut bien tous vos barons et vos marquis d'estaminet.

Cette vigoureuse sortie provoqua de la part des jeunes gens une explosion de rires universels et prolongés; Auguste baissa la tête avec résignation.

—Vous radotez, bon homme, reprit Grigny; baron, mets donc ce bavard à la porte ou je vais le faire pour toi.

Et en même temps il paraissait vouloir se lever.

—N'approchez pas, s'écria Auguste en se dressant devant M. Lenoir comme pour lui faire un rempart de son corps.

—Oh! oh! cela devient tragique, poursuivit Grigny en se retournant vers ses amis; il paraît que le vieillard lui tient au cœur.

—Et je vous ordonne de le respecter, dit Auguste, qui, après une lutte intérieure entre son orgueil et la bonté de son cœur, relevait la tête avec résolution; oui, respectez-le, ce vieillard!

—Et pourquoi, s'il te plaît?

—Pourquoi? d'abord parce que je le veux.

—Cela ne suffit pas.

—Et parce qu'il est... mon père.

Il avait balbutié ces derniers mots comme s'il eut voulu les arrêter sur ses lèvres.

—Son père!... oh!... oh!... oh!... c'est excellent, la farce est délicieuse, s'écrièrent les jeunes gens.

Auguste résista à ce nouvel assaut.

—Oui, c'est mon père, reprit-il avec plus de force, en serrant les mains de M. Lenoir, et je m'en fais honneur....

—Il n'y a pas de quoi, murmura Grigny.

—Insolent!

—Allons! ne nous fâchons pas pour si peu de chose, le sujet n'en vaut vraiment pas la peine.

—Il y avait dans le ton et dans le regard de Grigny tant de froide raillerie et de profond dédain, qu'Auguste arracha convulsivement l'un de ses gants et le lui jeta au visage.

—Misérable!.... vociféra le vieux dandy en s'élançant vers lui avec rage; mais il s'arrêta tout à coup, et secouant la tête en souriant: Que ne suis-je donc jeune, mon Dieu!... Garçon, ramassez ce gant, et remettez-le à M. Auguste Lenoir qui vient de le laisser tomber.

—Je suis à vos ordres, monsieur, reprit Auguste.

—Mille remerciements mais vous me permettez de ne pas être aux vôtres.

—Ne vous ai-je donc pas suffisamment insulté.

—Vous m'avez insulté, vous, monsieur Auguste Lenoir? Vous vous faites illusion, moi-

cher; rappelez-vous vos sages paroles de ce matin; au reste croyez que de mon côté je suis désolé de vous avoir offensé, et que je ne l'aurais pas fait si j'avais su plutôt ce que vous étiez.

—Bravo! bien, très bien! Grigny, dirent les jeunes gens charmés; voilà les vrais principes!

Auguste voulut répliquer, son père lui commanda le silence et lui fit signe de le suivre. Au moment où il sortait, le garçon lui présenta une longue note. M. Lenoir s'en empara, la parcourut d'un coup d'œil rapide et ouvrit la bouche pour adresser de nouveaux reproches à son fils, mais il le vit si triste, si abattu qu'il lui remit silencieusement le papier en se disant:

—Pauvre Auguste, la leçon est assez dure pour qu'il en profite. J'ai retrouvé mon fil, mais ma fille est-elle perdue pour moi?

[A CONTINUER.]

POESIE.

Mme le marquis de Lau vient de publier des poésies religieuses. Nous citerons celles-ci :

LE PECHE.

Qui peut le définir ? le péché n'est peut-être
Que la négation qui veut diviser l'être ;
Car tout dans l'univers, tout tend à l'Unité
Du Dieu, qui la renferme en son immensité.
L'unité c'est la vie, et le péché la brise ;
La vérité n'est qu'une, et le péché divise ;
Il s'élève en fureur contre la vérité,
Comme l'ulcère impur s'attache à la beauté.
Son pouvoir négatif, qui ne saurait produire,
Souillé l'œuvre de Dieu, ne pouvant la détruire.

L'ORGUEIL.

Tu t'es empreint, Seigneur, dans l'homme ton ouvrage ;
Son esprit est l'abîme où ta lumière a lui,
Car ainsi que dans toi la pensée est en lui ;
Mais elle y resterait par lui-même ignorée
Si de ce sombre asile elle n'était tirée
Par son verbe, l'image et le souffle du tien,
Et sans lequel dans l'homme il n'existerait rien.
Comme la tienne, ô Dieu ! sa parole seconde
Appelle la pensée et la produit au monde,
Et lorsqu'elle apparaît dans toute sa beauté,
L'esprit qu'elle illumine, à sa vue enchanté,
Admire avec amour, dans cet instant suprême,
Cette flamme d'en haut qui s'allume en lui-même ;
Mais quand l'esprit où brille un aussi noble feu
Oscé dans ses clartés inéconnaître son Dieu ;
Par là, de son foyer séparant la lumière,
Il n'en conserve plus qu'une flamme éphémère
Qui, détachée alors de son centre éclatant,

Dans ce superbe esprit luit encore un instant ;
 Mais en ne puisant plus à la source éternelle.
 S'éteint en exhalant sa dernière étincelle.
 De même que la lampe expirant dans la nuit
 Jette un dernier éclat que l'obscurité suit,
 Le monde en a connu de ses esprits célèbres
 Livrés par leur orgueil au prince des ténèbres ;
 Ils s'étaient élevés d'un vol audacieux
 Pour aller allumer leur flambeau dans les cieus.
 Mais quand, trop ébloui par sa vive lumière,
 L'esprit croit enfanter le rayon qui l'éclaire
 Et méconnaît le Dieu dont il est émané.
 Dieu permet, pour venger son flambeau profané,
 Qu'au lieu de l'éclairer sa lueur infidèle
 Dans l'abîme sans fond plonge l'esprit rebelle.

Mme Guinard a donné pour titre à son livre
 le nom des deux beaux enfants qu'elle ; pleure :
AUGUSTE ET NOEMI.

DERNIERE FLEUR.

Dernière fleur d'une saison passée,
 Entr'ouvre-toi ;
 Dernier rayon d'une étoile éclipseée,
 Brille pour moi !
 Dernier joyau d'un écrin qui se brise,
 Sois mon trésor ;
 Dernier parfum d'une mourante brise,
 Demeure encor !
 Dernier oiseau de la couvée enfuie,
 Reste ici-bas ;
 Dernier rameau d'espérance et de vie,
 Ne sèche pas !
 Comme un beau jour à la fin de l'automne,
 Réjouis l'œil ;
 Tais mes pleurs, rattache ma couronne ;
 Sois mon orgueil !
 Mais non, jamais je ne serai plus fière !
 Charme des yeux,
 Deux beaux enfants me ravissaient naguère :
 Ils sont aux cieus !
 Tous deux ornaient, comme toi, ma demeure,
 Dieu les a pris !
 Petite enfant, voilà pourquoi i je pleure
 Quand tu souris.

Seigneur, où reposer ma pensée en détresse ?
 N'est-il plus de projet que mon esprit caresse
 Sans que des flots de pleurs ne viennent l'obscurcir
 Ces pleurs que rien ne sèche et ne peut adoucir
 Ont fatigué mes yeux sans alléger ma peine :
 Le fleuve a beau couler la source est toujours pleine.
 Un regret déchirant me saisit au réveil,
 Et sans trouver l'oubli je cherche le sommeil.
 Dans les songes confus et leurs flottants nuages
 Je vois les mêmes noms et les mêmes images,
 Noms si chers, noms si doux, noms redits tant de fois
 Quand ceux qui les portaient répondaient à ma voix !

Images de beautés que la mort a glacées,
 Et qui ne vivent plus qu'au fond de mes pensées !
 Le temps qui change tout, le puissant destructeur,
 A sillonné mon front sans user ma douleur :
 On ne voit plus le fer enfoncé dans la plaie,
 Mais la souffrance est là, toujours profonde et vraie.
 Pour éloigner un peu l'invincible dégoût,
 Qui me suit en tous lieux et qui s'attache à tout,
 Indique-moi, mon Dieu, quelque chemin à suivre,
 Quelque but qui m'attire et m'encourage à vivre ;
 Monstre-moi quelque bien que je puisse accomplir !
 Un zèle qui ne peut s'éteindre ni faiblir,
 En voyant la douleur s'emparer de la terre,
 Pour tous les malheureux me donne un cœur de mère
 Et la pitié me fait concevoir l'infini.
 Le pauvre qu'autrefois le Sauveur a béni
 M'inspire un saint respect, une charité tendre
 Qui sur tout ce qui souffre aimerait à s'étendre,
 Mon âme peut s'ouvrir à toutes les douleurs.
 Hélas ! j'ai tant pleuré que j'ai pitié des pleurs ;
 Je voudrais les sécher par ma faible parole :
 Je voudrais consoler, moi que rien ne console !

Dans un recueil intitulé : *Manuscrit de ma
 Grand'tante*, on lit :

Il viendra !... mais pourquoi ?... Sait-il donc que je
 [l'aime ?]
 Sait-il que je l'attends ?... que chaque jour de même
 (Que ce jour soit celui d'hier ou d'aujourd'hui)
 J'espère sa présence et ne songe qu'à lui !...
 Oh ! non ! il ne sait rien ! — Qu'aurait-il pu comprendre ?
 Les battements du cœur se laissent-ils entendre ?
 Les yeux qu'on tient baissés ont-ils donc un regard ?...
 Un sourire dit-il qu'on doit pleurer plus tard ?...

.....
 Une fleur est perdue au loin dans la prairie,
 Mais son parfum trahit sa présence et sa vie,
 L'herbe cache une source et le chêne un roseau ;
 Mais la fraîcheur des bois révèle le ruisseau,
 Le long balancement d'un flexible feuillage
 Nous dit bien s'il reçoit ou la brise ou l'orage,
 Le feu qu'ont étouffé des cendres sans couleur
 Se cachant à nos yeux, se sent par sa chaleur.
 Pour revoir le soleil, quand s'enfuit l'hirondelle
 Le pays qu'elle ignore est deviné par elle ;
 Tout se laisse trahir par l'odeur ou le son,
 Tout se laisse entrevoir par l'ombre et le rayon ;
 Et moi seule ici bas, dans la foule perdue,
 J'ai passé près de lui sans qu'il m'ait entendue !
 Mon cœur est sans parfum, sans voix et sans couleur,
 Et rien de mon amour n'a fait battre son cœur !

Le toit s'égaie et rit.
 ANDRÉ' CHENIER.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
 Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
 Fait briller-tous les yeux,

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quant l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire !
On rit, on se récie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie,
Et les poètes saints ? la grave causerie
S'arrête en souriant.

[l'heure]

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'ondre entre roseaux ;
Si l'aube tout à coup là-bas lui comme une phare,
Sa clarté dans les champs éveille un fanfare
De cloches et d'oiseaux !

Enfant vous êtes l'aube, et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embâume son haleine
Quant vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et des rayons doré !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait, encor
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre frange ;
Tête sacré ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche ;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor vous regardez le monde,
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouches aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceuz que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis n'ême
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs nouvelles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles.
La maison sans enfants !

VICTOR HUGO.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous ses abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & C^{IE}.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.